

Emmanuel Krivine entre fraîcheur et raideur

MUSIQUE

À la tête de la Chambre philharmonique, il crée une musique vivante mais parfois rétrécie.

LORSQU'EMMANUEL Krivine fonda la Chambre philharmonique, ce phalanstère orchestral où le chef touche le même cachet que des musiciens cooptés, on avait de sérieuses réserves. Un chef peu familier des cordes en boyau, des musiciens d'horizons très divers : on craignait que la sauce ne prenne pas. Depuis, un superbe disque Dvorak (Naïve) nous avait fait tendre l'oreille : la greffe prenait.

Mardi, à la Cité de la musique l'organisme montrait bien encore quelques signes de rejet, mais sa croissance est réelle et continue. Là où certains chefs passent à côté de l'apport des instruments anciens en tentant de singer la

puissance et la rondeur du grand orchestre symphonique, Krivine en profite pour créer une musique vivante, où l'air circule entre les pupitres, sans édulcorer les frottements de sonorités typées, à commencer par un hautbois délicieusement couinant. *Les Variations sur un thème de Haydn*, de Brahms, y gagnent une fraîcheur et une transparence délectables, où grondent le contrebasson (Antoine Pecqueur, bourdonnant à souhait) et les cors (sacrée équipe : David Guerrier, Emmanuel Padieu, Antoine Dreyfuss et Pierre Turpin, maîtres français du cor viennois).

Quant au *Concerto pour piano* de Schumann, joué sur un piano-forte de 1847 par un Robert Levin en apesanteur, tout à la fois fluide et articulé, on y découvrait des couleurs musquées, encore rehaussées par la vie jaillissante de l'accompagnement orchestral. Après tant de lumière, on n'a pas



Emmanuel Krivine a réussi à fédérer un groupe de musiciens d'horizons très divers. Louis Vincent/Salle Pleyel

retrouvé les mêmes émotions dans la deuxième partie. Peut-être est-on un peu vieille école, mais la *Quatrième* de Brahms jouée dans cette esthétique sonne un peu rétrécie au lavage. On ne peut nier l'extraordinaire engagement des musiciens, à l'image du premier violon Alexander Janiczek ou des timbales en peau

d'Aline Potin. Mais il manque la pâte sonore qui se lève, l'impression d'une grande arche qui se tend : on sent encore une crispation, des acidités, des déséquilibres, qui sont sans doute le prix à payer pour une interprétation expérimentale mais pas indifférente.

CHRISTIAN MERLIN